Éric Chevillard

Dessins de François Ayroles

Sine die

éditions de
L'ARBRE VENGEUR

Éric Chevillard

Dessins de François Ayroles

Sine die

Chronique du confinement (19 mars - 12 mai 2020)

Avant-propos d'Éric Chevillard

Que se passe-t-il quand un écrivain, par nature voué au confinement quotidien, se voit rejoint par l'ensemble d'une population qu'on invite à rester cloîtrée ? Au pire il écrit ce qui lui arrive pour constater que ses congénères font comme lui et se racontent à grand renfort d'adjectifs égotistes et d'évidences narcissiques.

Engagé dans *L'Autofictif* depuis treize ans, Éric Chevillard a pris l'habitude de concentrer en quelques phrases l'expérience d'une journée ou d'un moment, faisant d'une contrainte une stimulation. Avec *Sine die* (à l'origine à une commande du journal *Le Monde* venue se greffer à l'entreprise journalière), il réinvente le reportage immobile, le voyage autour de ma chambre (et mon jardinet), il s'amuse à voir son univers si habituellement balisé éclater en bulles inattendues, laissant venir à lui de dérisoires mais souvent hilarantes épiphanies.

François Ayroles a souvent remis au lendemain l'idée de trouver un pendant dessiné à ces textes sans foi ni loi avant de se lancer, sans filet et à l'encre fine.

ARBRE VENGEUR

Prix : 15 €

www.arbre-vengeur.fr

9 782379 411144

19 MARS 2020

COUSSINS, COUFFINS ET CONFITURES, ce ne doit pas être aussi terrible que ça, le confinement, si l'on sait se passer de confettis. Chacun chez soi, mais aux confins du monde. Même le sédentaire se sent dépaysé. Quelle aventure ! Citons Rimbaud, l'exergue de tous nos livres : « *Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs. / Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours. / Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions ! / Départ dans l'affection et le bruit neufs !* » (Départ)

On ne sort plus, quel voyage ! Il y a justement chez moi un couloir que je me promets depuis toujours de longer jusqu'au bout. L'heure est venue de ces expériences. Un bidet encombre la salle de bains, je vais avoir le temps de m'initier à cette pratique ancienne et révolue, retrouver les gestes simples de nos pères.

Grimper aux rideaux, avez-vous déjà vraiment essayé ?

Et vous cogner la tête contre les murs ?

Il y a tant à faire dans une maison.

Dehors, rôde l'horrible virus hérissé d'antennes sensibles qui captent notre présence à plus d'un kilomètre – comme le squale la goutte de sang dans l'immensité de la mer – et de palpes gluants pour se suspendre à nos lèvres, comme un amoureux ardent. Des hordes de pangolins enragés se répandent dans les rues en toussant leurs poisons et, dès que le jour baisse, ce sont les chauves-souris qui fondent sur le

passant pour se moucher dans son coude. Nous ne sommes plus en sécurité que chez nous.

Nous claquons la porte. Nous poussons devant elle le buffet du salon. Sur le buffet, nous empilons nos encyclopédies. Sur cette pile, nous asseyons nos enfants. Et, dans les mains de ces porteurs sains, nous déposons des peluches garnies de plomb. Le pavillon *Sam suffit* est rebaptisé Fort Alamo. *Home, sweet home* redevient notre fière devise. Nous la peignons en lettres d'or sur nos écus et les portières de nos automobiles encalminées.

Or, puisque nous avons pris l'habitude d'élire quand l'effroi nous visite un livre qui tout à la fois nous console et nous venge – *Paris est une fête*, *Notre-Dame de Paris* –, je suggère cette fois que nous ouvrions tous séance tenante et *in situ* le *Voyage autour de ma chambre* que Xavier de Maistre commença en 1790, lorsqu'il fut mis aux arrêts lui aussi : « *Le plaisir que l'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes; il est indépendant de la fortune.* »

Son voyage dura quarante-deux jours.

Combien de jours durera le nôtre ?

20 MARS

On annule. Les réunions, les rendez-vous, les manifestations auxquelles nous devions participer : annulés. Annulée la fête, annulé le mariage. Et contrairement à ce que nous prétendons, la main sur le cœur, nous ne remettons rien à plus tard. Pas de cette hypocrisie dilatoire : on annule ! Tant pis pour la Palme d'or qui devait récompenser le film de ma vie, je viens de me décommander pour Cannes.

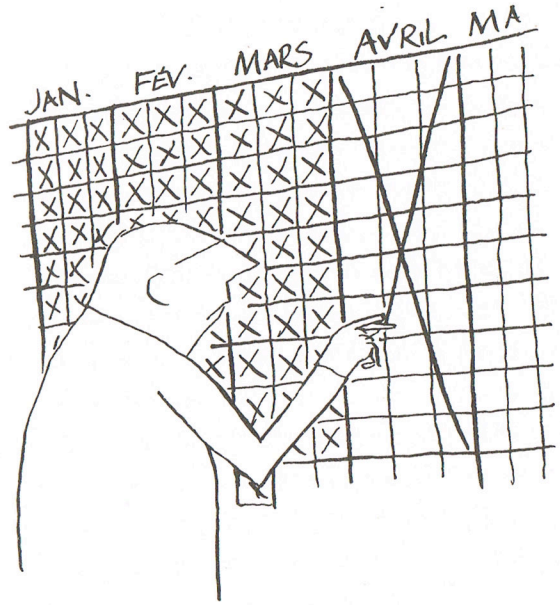
On annule. Notre agenda est un tissu de prétentions chimériques. Il s'agissait pourtant de béer devant l'orthodontiste, d'accompagner une sortie de classe à l'Abbaye de Cîteaux et de négocier un contrat d'exportation de joints de robinetterie avec un distributeur japonais retors. Ce délicieux programme est abandonné. L'avenir ne veut s'encombrer d'aucun projet, d'aucune réjouissance. Tous les jours que Dieu fait (« *et il en fait, le bougre* », constatait Alphonse Allais) seront réservés désormais à la menace et au péril.

Or l'angoisse qui en résulte ne nous empêche pas d'éprouver aussi cette amère et cependant bien réelle volupté de l'annulation. C'est que tout ce qui doit être vécu, tout ce pour quoi nous prenons date, ces plans patiemment échafaudés, toutes ces perspectives nous perturbent aussi. Du seul fait qu'il est à venir, parce qu'il est inéluctable, parce qu'il va falloir en passer par lui, le moindre événement annoncé nous contrarie comme un sombre présage.

Mais s'il n'est charmante compagnie qui ne se quitte, pourquoi s'infliger, avant la séparation, ces huîtres, ce vin et ces sourires ? Il nous apparaît aujourd'hui que le principe de l'annulation générale et systématique a ses avantages. Nous voilà enfin dispensés de piscine. Nous voilà exemptés du service militaire. Nous voilà réformés et renvoyés dans nos foyers : quel soulagement !

Telle est en effet la forme de cette volupté de l'annulation : le soulagement. Le fardeau des jours à venir nous est ôté des épaules. J'emprunte à Xavier de Maistre son fauteuil, car « *c'est un excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif* ». Méditons, donc. Il y a tant de choses que nous aimerions annuler encore si nous le pouvions. Tout annuler peut-être. Si seulement ce principe était rétroactif ! Table rase pour mieux recommencer. Ou pour s'abstenir de commencer quoi que ce soit. Jouir simplement du soulagement, de l'immense soulagement consécutif.

Et maintenant, faites tous comme moi : annulez vos obsèques.



21 MARS

Bien sûr, inutile de le nier, l'ennui guette. Toujours tapi dans un coin de notre vie, l'ennui, prêt à bondir ou, plutôt, car il est un peu hypotonique, à se laisser choir mollement sur nous et à nous engluer dans ses méandres de poix. Le confinement lui offre un champ d'action ou d'inaction idéal. Il a sa proie à domicile, quasiment pieds et poings liés. Nos jeux de cartes sont tous incomplets. Il manque une corde à la guitare. La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. Et Mallarmé, auteur de ce vers fameux et si navrant, poursuit : « *Fuir ! là-bas fuir ! / Je sens que des oiseaux sont ivres / D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !* »

Oui, mais justement non. La fuite est impossible. Les routes sont bloquées. Les gares surveillées. Les avions cloués au sol. Nous fuyons ici, en demeurant chez nous, et l'écume inconnue ne peut être que la morve de ce rhume fatal que nous ne devons à aucun prix contracter.

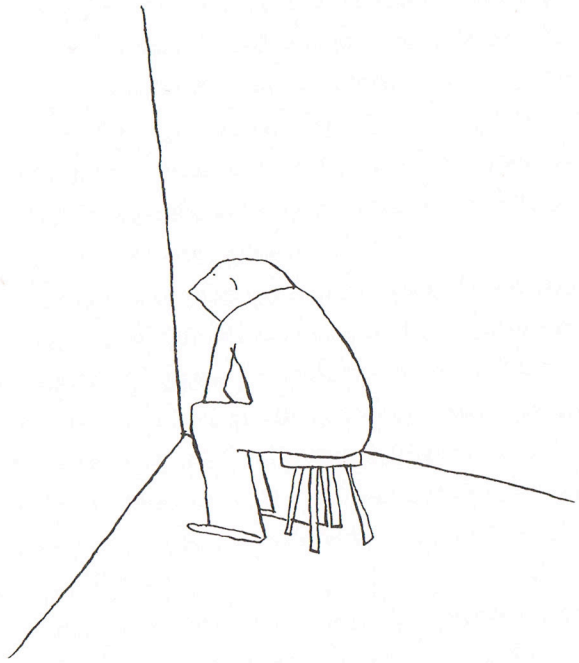
Notre imagination est soumise à rude épreuve. Nous lui demandons d'inventer des distractions au lieu de tirer comme à son habitude des plans de carrière sur la comète. Des idées nous viennent, pourtant, à force de languir. Ainsi, hier, par exemple, j'ai démantibulé une chaise de bois et taillé dans ses barreaux les pièces d'un jeu d'échecs avec un couteau de cuisine. C'est assez rustique, bien sûr. Surtout, l'œuvre achevée, ma fille m'a fait remarquer que je n'avais sculpté que des fous.

Je perds en effet ma lucidité, l'ennui ronge mes forces vives. Par chance, les marchands ne nous laissent pas tomber. Nous recevons par mails leurs alléchantes propositions. Je ne résiste pas au plaisir de citer celle-ci, sans en changer un mot : « *En cette période de confinement, ne laissez pas votre rêve d'écriture s'enfouir à jamais. Saisissez plutôt l'occasion d'avoir du temps pour rejoindre la masterclass dirigée par Éric-Emmanuel Schmitt et brisez, enfin, le mur infranchissable qui vous empêche d'aller au bout de votre rêve d'écriture. Depuis votre canapé, vous accéderez à l'inaccessible. OFFRE SPÉCIALE : 67 euros seulement les 21 leçons en vidéo, soit 3,19 euros par leçon.* »

Briser le mur de l'infranchissable, accéder à l'inaccessible ! Heureusement que la littérature ne finit pas avec Mallarmé ! Nous avons maintenant Éric-Emmanuel Schmitt qui, pour une somme dérisoire, va enchanter nos longues et mornes journées.

(soupir)

Ô plutôt se confiner dans l'ennui !



23 MARS

Comment différencier frissons de peur et frissons de fièvre ? Nous prenons la moindre sensation pour un symptôme alarmant. Je rappelle donc qu'il est normal de tousser quand l'os ou l'arête de la sirène embrassée de travers vous écorche le gosier. Quand une étagère chargée de romans d'Alexandre Jardin vous tombe dessus, il est normal d'avoir mal à la tête. Je rappelle aussi que l'orgasme ne fait pas partie du tableau clinique de la maladie.

Mais je ne suis pas plus fier. La mouche contre la vitre est mon front qui bourdonne, je m'ausculte avec crainte, inquiet aussi de n'avoir ni gants ni masque : et si j'allais me refiler l'infection en me tâtant si fébrilement ? Dans la mesure du possible, en ce moment, j'évite tout contact avec moi-même. Il est déjà bien aventureux de seulement respirer : mon nez et ma bouche n'échangent-ils vraiment que de l'oxygène et du dioxyde de carbone ?

Nous avons des excuses. L'épidémie progresse. Notre hypocondrie commence à ressembler à la paranoïa du type qui se retourne pour demander aux trois tueurs qui le suivent s'ils n'ont pas vu son voisin fourrer ce ver dans sa pomme.

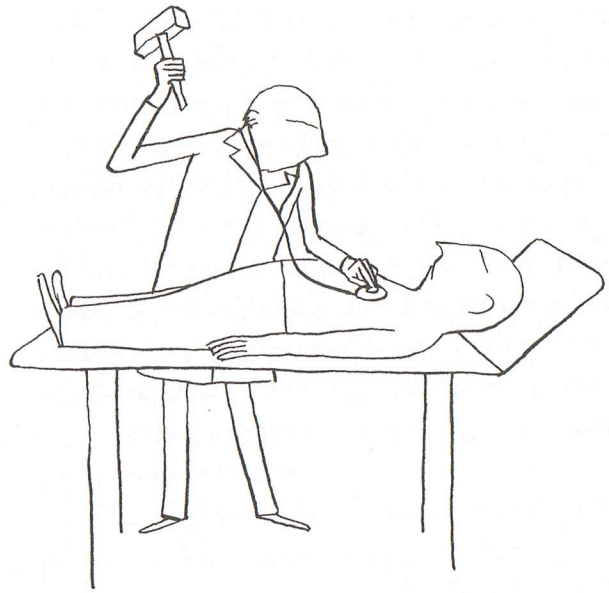
Alors, en effet, il faut ouvrir sa fenêtre pour chasser la mouche et lancer notre hourra aux médecins et aux infirmières (attention tout de même à ne pas tomber, ils ont autre chose à faire que des points de suture sur votre cuir chevelu). Car enfin, ils se jettent bravement dans les flammes pour en

sortir, vivants si possible, les koalas que nous sommes. On me permettra de stigmatiser au passage l'ingratitude de ces marsupiaux : quand l'Australie brûlait, nous leur tricotions tous des chaussettes, ils pourraient à présent nous coudre des masques, me semble-t-il.

Mais restons un peu avec les infirmières et les médecins, nous ne saurions trouver meilleure compagnie. Le coronavirus est un pernicieux fantôme. Il n'a rien de ces chancres vénériens purulents aussi joliment bigarrés que l'arrière-train plus sentimental du mandrill et que l'on diagnostique à l'œil nu. Non. Le monde inchangé se voit au travers. Pendant que le médecin se penche sur son malade, le virus tourne autour de lui, cherchant le défaut de sa cuirasse, guettant un moment d'inattention de sa part.

Dans les films d'épouvante, le mal est souvent un esprit invisible qui ne se manifeste que dans le corps supplicié de ses victimes. Où est-il caché ? Quand va-t-il frapper ? Comment le vaincre ? Les médecins sont les nouveaux exorcistes.

Hourra !



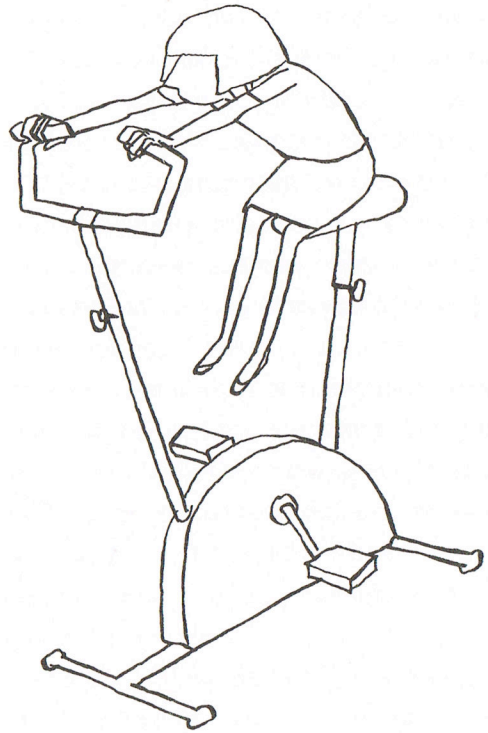
24 MARS

« La vitesse de rotation (N) des axes qui portent les roues dentées dépend du nombre de dents (Z) et de la combinaison des engrenages ». Ceci n'est pas la description du pangolin honni, mais le début du cours de technologie consacré à la transmission du vélo que son professeur envoie par mail à ma fille, élève de sixième, et que celle-ci me met sous le nez. Très bien, ma chérie, va étudier ça dans ta chambre. Quoi ? Tu as besoin de mon aide pour les exercices ? Voyons ça. *« Vous êtes sur un vélo : la chaîne est sur un plateau de 46 dents et un pignon de 28 dents. Combien de tours fait la roue pour un tour de pédalier ? On applique la formule N1 × Z1 = N2 × Z2 (1 pour le plateau, 2 pour le pignon). Les roues du vélo ont un diamètre égal à 62 cm mesuré sur le pneu (roue de 24 pouces), à quelle vitesse avance le vélo ? »*

Alors, Agathe, voilà, je t'ai lu la question de ton professeur. Que réponds-tu à cela ? Tu n'y comprends rien et c'est pour cette raison que tu as besoin de moi ? Alors, laisse-moi te dire, ma belle, que je trouve ton professeur bien désinvolte et même extrêmement cynique de vous proposer des exercices liés à la pratique du vélo alors même que vous êtes confinés chez vous avec interdiction absolue de sortir et donc de faire de la bicyclette ! C'est cruel et sournois. On sent le type que l'enfermement de ses élèves réjouit et qui jubile de les savoir douloureusement courbés sur ses problèmes comme ils le seraient joyeusement sur un guidon dans la campagne heureuse !

Je m'étonne d'ailleurs que ce sadique n'ait pas jugé plus amusant d'engager ses petits cyclistes dans la classique Milan-San Remo, région particulièrement infectée par le virus. Ou de situer le cadre de ses exercices dans un riant paysage: *Vous roulez le long de la rivière dont le chant joyeux vous accompagne; soudain, un chevreuil froisse les feuillages de la forêt et surgit sur le chemin, il s'arrête à 60 mètres de vous et vous regarde de ses grands yeux: combien de coups de pédales devrez-vous donner pour le rejoindre en 12 secondes et lui offrir un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur?*

Par chance, ce n'est pas un littéraire et ses nuisances restent donc limitées. Mais tout de même, quel manque de compassion, quelle dureté de cœur, quelle vilenie! « *Votre vélo a des roues de 650 soit un diamètre de 67 cm, à quelle vitesse faut-il pédaler pour rouler à 50 km/h?* » C'est bien facile, mon Agathe, mais tu sais quoi, on ne va pas les lui donner, ses réponses, à ce pervers, on ne va pas lui faire ce plaisir!



25 MARS

Ma fille aînée n'aime pas le topinambour, la cadette n'aime pas le rutabaga, allez préparer un repas dans ces conditions ! Toutes proportions gardées, évidemment – sauf que ces proportions nous échappent, notre compas tourne dans le vide, notre mètre ruban est un serpentin de croque-mort que nos mensurations réjouissent –, toutes proportions oubliées, donc, la situation que nous vivons nous évoque les grandes restrictions historiques, le siège de Paris, les périodes de guerre et d'occupation.

Certains, on le sait, par crainte de la pénurie, se sont constitué des réserves de nourriture colossales. De quoi manger pour les siècles des siècles et s'en mettre plein la lampe comme jamais. Il a fallu retirer du congélateur une première épouse qui prenait toute la place. Tiens, elle n'était donc pas partie à Honolulu avec son amant ? C'est pourtant ce que les enquêteurs avaient bien voulu croire.

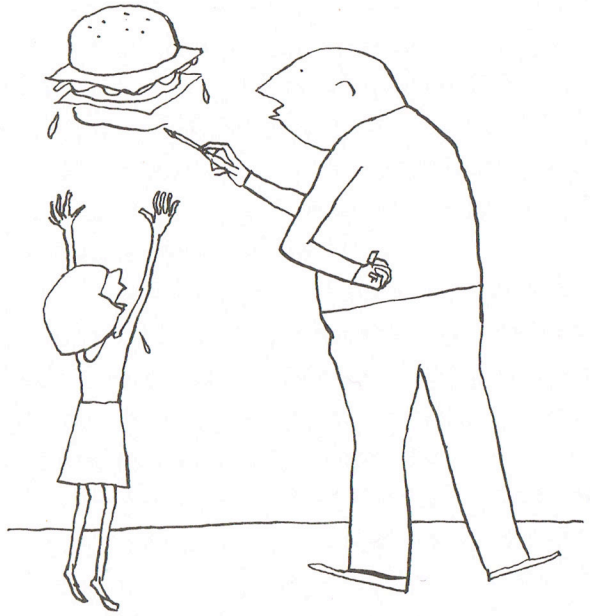
J'ai eu moi aussi le réflexe de faire provision de vivres en vue des longs hivers à venir, mais, n'ayant jamais observé que des écureuils occupés à ce petit manège, j'ai naïvement pris exemple sur eux. Consternation de mes filles. Pourquoi papa remplit-il nos placards de glands et de pommes de pin ? Bon, ça croustille sous la dent et ça n'est pas plus mauvais que le gratin de chou-fleur. Puis tout le monde n'a pas la chance d'habiter près du zoo de Vincennes et de pouvoir bientôt manger de la girafe et du panda.

Alors on rallonge la soupe. On réinvente le quatre-quarts : un quart de farine, un quart de farine, un quart de farine et un quart de farine, savamment dosés. On peut aussi ne pas ajouter de pomme. La situation stimule notre créativité que les plats tout préparés des hypermarchés avaient émoussée. À Narbonne, on déguste de la friture d'arêtes même en temps d'abondance. C'est exquis. Un peigne pourra être indifféremment substitué à celles-ci, ai-je supposé. Et, en effet, si le goût me surprit un peu, mon intestin fut perforé tout aussi délicieusement.

Quant au chien fidèle, ce cher vieux compagnon, il saute de lui-même dans le fait-tout. Puis, après l'avoir dévoré tout entier, nous posons notre assiette sur le sol et nous le sifflons par réflexe pour qu'il vienne se régaler de ses os, comme dans le plus cruel des récits d'Ambrose Bierce.

Hier, j'ai constaté que nous n'avions plus de café. J'ai donc râpé les pneus de mon vélo. Ma compagne a fait la grimace en buvant cet ersatz. N'empêche, elle a gardé toute la nuit les yeux ouverts.

Ça marche.



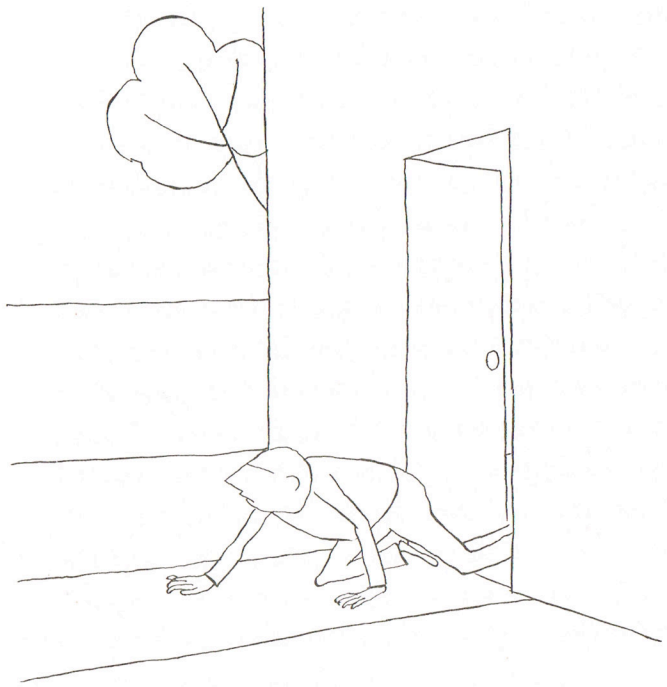
26 MARS

C'EST LE PRINTEMPS, dans notre dos. Derrière le mur. Là-bas. Ça bourdonne, ça butine. Vous vous souvenez ? Ça gazouille, ça nidifie. Je vous jure que c'est vrai. Ça copule dans tous les buissons. Enfin, à moins que ma mémoire ne me trahisse. J'invente peut-être ? Je rêve ? Je fantasme ? Je délire ? Le buisson était un arbrisseau touffu et bas, je me permets de le préciser à l'intention des plus jeunes d'entre vous qui n'ont jamais vécu dans le monde perdu.

Il est vrai que les mesures de distanciation sociale et de réclusion auxquelles nous sommes soumis nous coupent de la réalité sensible. Nous expérimentons la sauvagerie en appartement. Nos esprits divaguent, notre éducation se défait, nos comportements, sans la leçon de l'exemple, sans mimétisme possible, deviennent imprévisibles. Je me suis surpris en train de ramper dans mon salon, nu, le corps entièrement tartiné de tapenade d'olive noire (dont je possède, à ma décharge, et ceci expliquant en partie cela, un stock déraisonnable).

Car malgré une existence plus grégaire que jamais puisque nous sommes tous soumis simultanément à loi du confinement, le troupeau est si dispersé que nos clarines, obéissant au hochement de nos têtes pensives, ne savent plus jouer que des solos mélancoliques. Dans ces conditions, nous oublions les bonnes manières, le savoir-vivre, comment nous conduire en société. Celle-ci est devenue virtuelle, comme le buisson, c'est une idée ancienne, encore une de ces

conceptions extravagantes et utopiques de la Grèce antique, je suppose.

Quand nous ressortirons un jour – car ce jour viendra, la perpétuité n'ayant pas été retenue par les juges –, nous serons complètement déboussolés. Une foule hagarde se répandra dans les rues. Nous nous toucherons le visage sans comprendre, comme la première fois qu'un homme vit une femme dans le jardin d'Eden. Nous aurons des gestes fous, des démarches cocasses, la parole hésitante.

Mais je voulais célébrer aujourd'hui le lointain printemps. Nos baisers volettent dans l'air léger avec les premiers insectes. Mais alors que l'abeille et le papillon trouvent bientôt une jonquille ou une primevère où se poser, nos baisers éperdus ne rencontrent ni lèvres ni joues, ni même un chaste front, condamnés à demeurer en l'air jusqu'à épuisement. Alors ils tombent sur le sol avec un bruit mou, et meurent dans l'herbe. Seule la petite bise que nous envoyons à l'aventure par le soupirail de notre cachot, portée par la petite brise, voyagera un peu plus loin et peut-être en croisera une autre, là-bas, dans la campagne heureuse, et l'entraînera dans un buisson.